

## L'intersection

Brian Le Guirmée

Numéro 2, hiver 2006

*Last call*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Guirmée, B. (2006). L'intersection. *Biscuit Chinois*, (2), 102–113.



## **Brian Le Guirmée**

Non content de se moquer de son prénom anglophone, ses camarades de classe se sont également longuement moqués de son nom de famille européen. Maintenant, il publie sa première nouvelle, et se vengera bientôt de tous ses ennemis en publiant la liste de leurs noms lorsqu'il deviendra incroyablement célèbre.

# L'intersection

*chouchou du comité de lecture*

JE NE ME RAPPELLE même plus si c'est sur la 116 ou sur la 20. De toute façon, je ne me rappelle même plus le nom de la place. Ça ressemblait à l'Intersexe-tion, mais c'était pas là. Étant donné mon état, j'ai cherché précisément cette place-là pendant une bonne partie de la « nuit » (la nuit étant la période entre la fermeture du bar où j'étais et l'ouverture de la brasserie où je suis rendu). Mais je l'ai pas trouvée.

Tu sais que t'es vraiment en crise existentielle quand tu te fais servir une grosse bière pour accompagner un deux-cœufs bacon-jambon-crêpes (le spécial « *truck* à Gérard », ça s'appelle. C'est qui Gérard, crise ?) par une serveuse sexy dans un arrêt routier dans le coin de Saint-Mathieu-de-Belœil.

Rendu là, ça pourrait aussi bien être la brasserie Radisson, celle en face du métro du même nom, entre le Jean Coutu et le Dollaramadonna. La créativité humaine semble avoir beaucoup plus de ressources pour trouver des consonnances en « A » s'associant au mot dollar que pour trouver des remèdes contre le cancer. À la brasserie Radisson, ils vous remplacent votre café, inclus dans le déjeuner, par un petit bock de bière maison pour seulement 99 cennes. Ils connaissent ça, eux, les crises existentielles. Mais les serveuses ne sont pas très sexys.

Amstramgram... de toute façon, vous connaissez la suite.

Je me suis toujours trouvé meilleur que les autres. Plus important, en tout cas. Passer le long des immeubles à logements moches de plusieurs dizaines d'étages permet vraiment de figurer l'insignifiance de la condition humaine, même pas en soi, malgré que ce soit également le cas, mais juste par l'argument statistique. Rien ne résume aussi bien l'insignifiance statistique d'une existence que de voir ces piles de cubicules en béton crasseux, avec leurs petits balcons qui donnent sur le métropolitain, sur la 40, sur la 116, sur n'importe quelle autoroute qui permet aux résidents d'observer à leur tour l'insignifiance statistique de l'être humain, cette fois en étalement horizontal. Une longue file de véhicules arrêtés, chacun contenant un individu qui sacre parce qu'il va être en retard au travail, comme si son travail était vraiment important. La seule façon de survivre à la sensation écrasante de l'insignifiance statistique, c'est d'établir des rapports humains, devenir membre d'une communauté, d'une famille, d'un groupe. Ou se convaincre qu'on est meilleur que les autres. Plus important, en tout cas. Et après, sacrer dans sa voiture parce qu'on va être en retard au travail, comme si notre travail était vraiment important.

Je sais que c'était pas l'Inter-sexion (je ne sais même pas comment orthographier ça. Je ne sais même pas si on peut faire un verbe avec orthographe non plus, mais je m'éloigne de mon propos. Ça fait peut-être quarante-cinq heures que je n'ai pas vraiment dormi, alors je m'éloigne de tout; de mon propos, du monde ambiant, de mon corps, de ma conscience. Accumuler un tel déficit de sommeil permet de s'asseoir douillettement à l'intérieur de soi-même comme si on suivait les nouvelles internationales dans un chalet perdu au fond des Laurentides. Oui, oui, il y a la guerre, et la politique, et une promesse de réinvestissement majeur dans le réseau routier, ou l'éducation, ou les viols collectifs,

mais à l'abri d'un sofa brun parfumé à la poussière, dans un shack mal chauffé, ça semble plus loin que les quatre heures de route pour se rendre; la télévision devient une déchirure dans l'espace-temps qui transmet des messages incompréhensibles provenant d'une autre dimension : le monde des hommes.)

— ...avec ça ?

— Pardon ?

Nancy me demande si je veux du ketchup avec ça. Je ne comprends pas la question. Soyons clairs, je comprends les mots qui forment la phrase, à laquelle je viens de me référer comme étant une question (merde, en plus de digresser, je commence à couper les cheveux en quatre. Merde, je suis en train de digresser sur couper les cheveux en quatre.) Je ne comprends pas le phénomène qui se produit : on m'offre du ketchup, et je regarde mon assiette, où cohabitent un couple d'œufs tout baveux d'amour l'un pour l'autre, quelques morceaux de bacon enlacés dans une couche de graisse mi-figée, une crêpe (?), ou peut-être deux, il est plutôt difficile de délimiter l'éponge qui, par déduction, joue le rôle de crêpe, la teinte rosâtre du dernier item sous mes yeux me contraignant à le considérer comme du jambon. Les choses sont de plus en plus dures à formuler. Je me promets de ne plus essayer de concevoir des phrases aussi longues et parviens par miracle à formuler simultanément la question « où pourrais-je bien foutre du ketchup là-dedans ? » Je ne la formule que pour moi, dans ma tête. Nancy n'a pas accès à toutes les circonvolutions de mon cerveau, ne partage donc pas ma fascination pour le problème, trouve l'attente emmerdante sans ce passe-temps, et a foutu le camp depuis belle lurette quand je relève la tête pour lui répondre que oui, je prendrais bien du ketchup.

C'est dommage, parce que mettre du ketchup sur mes crêpes m'aurait permis de cracher encore davantage à la

face du monde, montrer bien clairement que je suis en révolte, que je ne tiens plus compte d'aucune convention. Ni Dieu ni maître; la transformation d'un petit employé de bureau aurait pu – aurait dû être – catalysée par l'ajout de ketchup sur les crêpes de cette brasserie. Mais bon, je me console en découvrant à quel point la bière est déjà dégueulasse avec les crêpes. Je dois vraiment être en pleine déchéance.

J'ai dû attendre pour consommer ma révolte; je ne sors jamais plus tard que minuit, mais tout le monde sait que les bars arrêtent de vendre à trois heures du matin, même moi qui, jusqu'à il y a vingt-neuf heures, n'avait jamais pu assister au phénomène. Seulement, je n'avais pas conçu le problème à l'envers, c'est-à-dire, à quelle heure ça recommence ? J'ai dormi dans le stationnement de la brasserie, sur le siège arrière de la voiture – éventuellement plutôt sur le plancher arrière –, pour me réveiller à l'ouverture. À sept heures, par contre, ils n'ont pas le droit de vendre de bière. J'ai dû attendre une heure pour avoir ma bière et mon déjeuner « *truck* à Gérard », parce que je tenais à boire l'une en mangeant l'autre.

Ça a commencé samedi soir. Habituellement, je sors plutôt au Karaoke Soleil Couchant, surtout parce que je connais Nelly, la barmaid, et que malgré le nom de la place, la plupart du temps, c'est plutôt calme et silencieux. Mais samedi, la gang du bureau sortait au Fuzzy, et même si je ne les connais pas vraiment, ça aurait paru encore plus si je n'y étais pas allé. En plus, il y a une belle fille au bureau. Je n'y allais pas pour lui parler, mais juste pour regarder. J'étais un peu à côté de la track, parce que depuis vendredi, il me reste plus de Defanyl, parce que j'ai oublié de faire renouveler la prescription, parce que mon ex m'avait d'aller chercher le petit à l'école, parce que... Criss, ça fait combien de fois que je dis parce que ? En tout cas, je pensais y

aller ce matin, mais j'ai réfléchi depuis, et je pense que j'en ai plus besoin. De toute façon, d'habitude je prends mes pilules le soir, et vendredi, quand je m'en suis rendu compte, il était trop tard pour appeler à la clinique. J'aurais pu aller à l'urgence, mais crisse, je suis dépressif, pas malade mental. Je vais pas me tuer juste parce que j'ai sauté une ou deux pilules, non ? Fuck, je sais plus ce que je disais.

Ok. Vendredi soir, il me restait plus de pilules, alors je l'ai pas prise. Samedi, quand je suis sorti au Fuzzy, je commençais à filer croche sans mes antidépresseurs, mais j'ai juste bu un peu plus. D'habitude, je prends une ou deux bière et je pars de bonne heure, parce que je prends mes médicaments à 22 heures, je peux pas retarder plus que deux heures, mais là, je le savais que j'en avais pas de médicament à prendre, de toute façon. Alors j'ai bu. Ça me calmait le vague à l'âme, ça passait le temps, et ça me permettait de me contenir, parce que la grande gueule à Patrick se frottait après la fille qui m'intéresse.

Ma bière goûte plus rien. Je me commande un double rhum and coke. Nancy me regarde de travers, pis je me demande de quel droit, parce que c'est probablement une conne sans diplôme. J'en suis presque à l'engueuler, mais il y a un autre gars dans la place en train de déjeuner, j'ai l'impression qu'il me guette du coin de l'œil, un peu comme je fais, et ça m'énerve. Je me sens jugé, surveillé. Partagé entre mon envie d'engueuler la serveuse et celle d'aller lui foutre une volée, je finis par rien faire, caler ma bière pis attendre mon rhum and coke en rotant le jambon.

Vers une heure du matin, j'étais vraiment saoul. J'ai toujours cru que j'avais une bonne tolérance à l'alcool, mais je suppose que c'était avant les enfants, le mariage, le neuf à cinq du lundi au vendredi et surtout la dépression. En fait, je suis censé ne pas boire du tout, à cause des médicaments, et si on considère que je ne prends qu'une ou

deux bières par jour, et encore seulement une semaine sur deux, quand je n'ai pas les enfants, je ne dois plus en avoir une très forte, de tolérance à l'alcool. De toute façon, je ne me rappelle plus ce que j'ai bu, ni combien. J'essayais juste de me faire des amis en payant des tournées de shooter à tout le monde du bureau, mais eux, comme ils se levaient pour aller danser, où parlaient entre eux, il en manquait plusieurs. Bref, à chaque fois qu'il y avait des verres de trop, je prenais la balance.

Patrick est venu s'asseoir pour conter une de ses crises de blagues poches. C'est lui, le gars de blagues poches, la même chose qu'au cégep, au secondaire, fuck, même en maternelle, il devait y en avoir un gars de même, malgré que je n'en garde aucun souvenir. Le gars tout le temps de bonne humeur, qui connaît tout le temps une blague en lien avec ce qui vient de se passer, que tout le monde trouve drôle, qui est juste un crisse de cave dans le fond. Je suis au moins dix fois drôle comme Patrick, si je me forçais, aussi sociable, aussi. Mais à qui je pourrais bien raconter des histoires ? Je connais personne dans mon équipe de travail. Sans compter que Patrick prend toute la place.

En tout cas, là, j'étais réchauffé, j'avais mes verres et j'étais à l'aise. Je sentais que tout le monde était de mon bord, étant donné ma générosité, et j'ai décidé de le mettre à sa place. Je me rappelle plus trop ce qui est arrivé, mais il l'a raconté, son affaire. Après, j'ai ri en imitant sa voix fatigante. Il m'a regardé de travers, mais il s'est levé pour retourner danser. Je me suis levé aussi pour aller lui foutre la volée qu'il méritait, j'ai pris une bouteille de bière vide comme matraque. Seulement, en me levant, je me suis rendu compte que j'étais pas en état de me battre. J'ai essayé quand même, pour finir à quatre pattes entre mon gros agrès pis la fille après laquelle il se frottait depuis le début de la soirée, des tessons de vitre dans les paumes de main.



Les videurs ont été juste assez enthousiastes pour déchirer un peu mon col de chemise, mais sans plus.

Ça m'a pris cinq minutes pour me nettoyer un peu, cinq autres pour me calmer, et je suis retourné dans mon char trouver une autre place où finir la veillée. J'ai décidé de pas scraper ma brosse pour si peu : sans médicaments, il n'y a personne pour me dire « de boire un maximum de tant de consommations, idéalement monsieur, et tenter de garder des horaires réguliers, pour le sommeil, les repas et la prise des doses... » Exceptionnellement, les enfants étaient avec leur mère pour deux semaines, alors je pouvais me scraper tant que je voulais, il n'y aurait pas de commentaires sur mon allure lundi matin. Pas de médicaments, pas de job le lendemain, pas d'enfants, fuck, go pour la bière.

J'ai trouvé un bar crasseux, je ne me rappelle pas trop dans quel coin, j'ai acheté mes bières deux par deux, pour pouvoir en cacher quelques-unes dans mes poches de pantalon, de veston et de manteau. Au *last call*, j'étais tordu de rire, la barmaid me regardait de travers. La pauvre conne qui pensait avoir du pouvoir sur moi, parce qu'elle décidait de ne plus vendre de bière, alors que j'en avais au moins une dizaine, sinon plus, sur moi. Je suis sorti de là en marchant comme un pingouin équilibriste, raidi, les jambes écartées, pour ne pas renverser mes bières dans mon linge.

Le rhum and coke est dégueulasse. Je demande à Nancy quel genre de merde elle a mis dans mon drink.

— Eille, Nancy, rhum and coke, crisse, tu peux pas te mélanger, y a juste deux ingrédients, pis y sont dans le nom : du rhum pis du coke. Je sais qu'en campagne le monde est pas bilingue, mais tabarnak, même si tu comprends pas l'anglais, je peux traduire : c'est la même affaire qu'en français.

Nancy me regarde encore de travers, de loin, derrière le bar. J'arrive pour me lever, mais le gars assis en face de

moi ébauche de se lever en même temps. Il a l'air plutôt maigre et amoiché, rien d'inquiétant, sauf que je décide de finir mon déjeuner pis mon verre de bouette avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Hier, j'ai dû dormir une ou deux heures dans le stationnement après avoir fini les bières que j'avais sorties en douce. Je dis ça parce que j'ai fait mon rêve habituel. Je rêve à peu près n'importe quoi, comme tout le monde, mais j'ai un truc récurrent. Je me retrouve dans une espèce de centre de conditionnement physique, assis sur un vélo stationnaire. Devant moi, il y a un guichet automatique et une télévision, puis derrière, il y a un miroir dans le haut du mur, assez loin. Dans les coins de la pièce devant moi, il y a deux gardes de sécurité armés : mon boss pis mon ex. Le vélo est connecté sur le guichet automatique, je le sais. Je pédale et les chiffres augmentent dans mon compte en banque. Connecté après tout ça, il y a aussi une génératrice, qui donne de l'électricité à des pièces vitrées autour de celle où je suis. Dans une de ces pièces-là, les enfants jouent au Nintendo. Une fois de temps en temps, mon plus jeune vient dans la vitre et il me demande pour venir jouer avec eux, mais il ne comprend pas que si j'arrête de pédaler, ils vont mourir. Je comprends ça, c'est très clair, même si je ne sais pas pourquoi. Derrière le miroir, au fond de la salle, il y a quelqu'un qui me surveille pour que je pédale. Et si j'arrête, les enfants vont mourir. J'échafaude parfois des plans pour arrêter de pédaler, mais dans ce temps-là, je rêve que je porte également une camisole de force.

Je réfléchissais à mon rêve, assis en arrière dans la voiture. C'est bizarre comment ça change la perspective, s'asseoir sur les sièges passagers. J'avais presque l'impression d'être dans l'auto de quelqu'un d'autre. Ou plutôt, d'être quelqu'un d'autre dans ma propre voiture. Bref, je réfléchissais à mon rêve et je me suis rendu compte que j'étais

en train de rêver. J'étais dans la même salle que d'habitude, mais avec deux différences. Premièrement, je ne pédalais plus sur le vélo : je me regardais faire. Sur le vélo, devant moi, j'étais en train de pédaler. Et quand j'ai levé la tête pour regarder le miroir sans teint, il était brisé. Assis en haut, il y avait quelqu'un qui ressemblait beaucoup à mon père, avec une coupe de cheveux et des vêtements moins démodés, et sans la moustache. Il avait l'air vraiment décrié.

J'ai jamais été un fan des histoires d'analyse de rêve et tout ça, mais j'ai bien retenu l'histoire d'Œdipe. Bref, en me réveillant sur la banquette arrière de la voiture, je me suis dit que ma vraie mère était peut-être une bicyclette stationnaire, je me suis trouvé marrant, et je suis parti acheter de la bière au dépanneur. La journée de dimanche a été courte et longue, plutôt chiant. Je me suis promené un peu dans les différents enclos à vache où l'on garde le bétail banlieusard entre les labours des édifices à bureau et des parcs industriels.

En fin de journée, hier, je me suis rappelé l'Intersextion (j'aurai placé toutes les façons de l'écrire), et le mépris amusé qu'avait suscité un jeu de mot aussi médiocre la dernière fois que j'avais croisé l'endroit le long de l'autoroute. J'ai décidé que je devais y aller. En fait, entre-temps, j'avais aussi décidé que je n'irais plus travailler, que j'allais vendre ma maison sans laisser d'adresse, fini les gardes partagées avec l'autre conne, fini de m'occuper des enfants qu'elle a voulus, le premier en sautant sa pilule en cachette, le deuxième parce que le premier pouvait pas rester tout seul. Et le premier pas vers tout ça, c'était de fêter ma décision dans un bar cheap avec un déjeuner accompagné d'une bière, apportés par une serveuse sexy dont je devinais déjà qu'elle s'appellerait Nancy.

Mon téléphone sonne. J'avais complètement oublié que je trainais le petit objet maudit. Mais j'ouvre le bidule par

réflexe, sans penser à dire quelque chose. À l'autre bout, il y a juste une voix qui dit « allô ? » à répétition. Je relève la tête, et je vois l'autre crisse de sans-dessein assis en face de moi... avec son téléphone ! Le tabarnak, je n'ai aucune idée comment il a trouvé mon numéro, mais il m'a appelé. J'ai fermé mon téléphone en même temps que lui, et je l'ai reconnu : la figure émaciée, malpropre, presque patibulaire... J'ai devant moi le fameux contrôleur de mon rêve, l'homme assis derrière le miroir en haut.

Je regrette un peu d'avoir sauté mes pilules finalement. Parce que j'hallucine, aucune autre explication possible, et je vais lui casser la gueule quand même, mais bon, c'était plutôt désagréable, le côté *Twilight zone*. Bien décidé, je me lève pour aller lui foutre un coup de boule dans la gueule. On dirait bien qu'il a eu la même idée, parce qu'il se précipite vers moi avec une expression pas trop amicale. Je prends un bon élan, et je vise son nez avec mon front. S'il veut se battre, il va être déçu, parce que ça m'étonnerait qu'il reste debout pour me renvoyer ne serait-ce qu'une pichenotte.

— Pensez-vous qu'il va être correct ?

— Probablement, mais il n'est pas seulement blessé au front, on dirait qu'il a un truc aux mains aussi. Une petite commotion cérébrale, une prune assez impressionnante, mais je ne crois pas qu'il en fasse un ACV.

— J'aurais du appeler avant, mais je suis habituée d'avoir du monde pété, je pensais pas qu'il était si pire que ça. Son téléphone a sonné, pis il a répondu. Après, il s'est regardé dans le grand mur en miroir, dans le fond. Il ar- rêtait pas de faire ça, depuis qu'il était arrivé. Il s'est levé, il a marché tellement vite, je me doutais pas de ce qu'il allait faire. Et là, il a foutu un coup de tête formidable sur son reflet !

Je me rendors. De toute façon, je peux me permettre un petit somme du lundi matin, j'ai rien de prévu aujourd'hui. Je me suis réveillé à Pierre-Boucher, et le médecin m'a expliqué que tout était sous contrôle. Grâce à ma carte de l'hôpital Louis-Hyppolite, il a consulté mon dossier et m'a redonné ma dose de Defanyl. Pendant qu'il me parlait je me sentais déjà mieux. Je lui ai demandé d'appeler mon patron pour justifier mon absence au bureau.

Ça a l'air que j'ai fait un fou de moi samedi soir, mais je ne m'en rappelle plus vraiment. En fait, je ne me rappelle pas grand-chose depuis non plus. Le médecin a expliqué ma condition médicale à mon patron, qui a dit que même sans justification, mon dossier était assez bon pour qu'on me pardonne un seul petit impair, surtout en dehors des heures de bureau. Maintenant que j'ai ma dose de médicaments, je me sens beaucoup mieux. J'ai hâte à demain; j'ai manqué ma journée de travail aujourd'hui, d'accord, mais deux jours de suite, je ne peux pas me le permettre, je fais un travail beaucoup trop important.